

HERVÉ LE CORRE

LES CŒURS DÉCHIQUETÉS

RIVAGES/NOIR

Les cœurs déchiquetés de Hervé Le Corre

Editions Rivages

Pierre Vilar est commandant de police. Sa vie s'est arrêtée le jour où son fils Pablo a été enlevé. Avec l'aide d'un gendarme à la retraite, il fait l'impossible pour le retrouver.
Victor est collégien et vit avec sa mère Nadia. Le jour où il la découvre assassinée, son existence bascule et prend le douloureux chemin des foyers pour orphelins.
Deux pertes irrémédiables. Le lien entre elles, c'est Pierre Vilar, chargé de l'enquête sur le meurtre de Nadia. Au fur et à mesure que des pistes se dessinent, le policier se sent traqué par un homme qui semble aussi poursuivre Victor...

Grand Prix de Littérature policière
Prix Mystère de la critique
Prix Nouvel Obs/Bibliobs du roman noir français

Du même auteur
chez le même éditeur

L'Homme aux lèvres de saphir
Derniers Retranchements
Après la guerre
Prendre les loups pour des chiens

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2009
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2012,
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-3890-0

Hervé Le Corre

Les Cœurs déchiquetés

Collection fondée par
François Guérif

Rivages/noir

Les cœurs déchiquetés qui parlent aux fantômes

Léo FERRÉ

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer !

Arthur RIMBAUD, *Le bateau ivre*

Souvent le matin, vers onze heures et quart, il garait sa voiture non loin de l'école, de l'autre côté de la chaussée, parce que de là il voyait mieux la cour déserte plantée de marronniers et les fenêtres de la classe, au premier étage. Il distinguait sur les vitres des figurines collées, des sapins, des bêtes, des bonshommes aux couleurs vives. Parfois, il apercevait la silhouette de l'institutrice, ou bien une main qui se levait, et le cœur lui battait plus vite dans ces cas-là et une amertume sèche venait se nouer dans sa gorge, alors il avalait douloureusement le peu de salive qu'il avait dans la bouche et clignait des yeux parce que ses paupières lui brûlaient d'avoir regardé si longtemps sans ciller.

Le bâtiment comptait quatre salles de classe à l'étage, mais dans celle dont il détaillait le bestiaire fantasque galopant sur le verre, il y avait eu Pablo. La classe des CM1 de l'année 1999-2000. Troisième pupitre, rangée du milieu. C'était une jolie salle, tapissée de dessins d'enfants et de reproductions d'art moderne et de cartes de géographie, de photos du monde, de sorte qu'une espèce d'encyclopédie murale s'était dressée autour des gosses.

Un dessin de Pablo était affiché au fond. Il l'avait vu quand il était venu dans la classe, après. Pablo dessinait tout le temps. On le disait doué. C'était peint sur une grande feuille de papier carrée d'un mètre de côté : on reconnaissait facilement une scène de safari pleine de lions, d'éléphants, de girafes, d'antilopes… Deux 4 X 4 fonçaient au milieu de tout ça dans l'herbe jaune ; un rhinocéros gigantesque, bleu, culbutait d'un coup de corne un troisième véhicule avec ses occupants sautant en l'air, membres en croix, comme de petites grenouilles. L'homme s'était, du coup, approché pour mieux discerner les détails et il n'avait pu s'empêcher de sourire parce que le gosse avait donné au visage de chaque chasseur une expression particulière, réjouie, effrayée ou stupide, et il avait dessiné aux animaux de beaux yeux doux ou féroces.

L'homme avait souri puis il s'était retourné pour essuyer ses yeux et maîtriser les sanglots qui secouaient sa poitrine. Le lendemain, l'institutrice frappait à sa porte et lui remettait le dessin, roulé à la façon d'un parchemin, tenu par un ruban rouge. Ana et lui, le soir, avaient réussi à sourire en détaillant la fresque étalée sur la table basse du salon. Ils avaient passé doucement leurs doigts sur les couleurs que leur fils avait peintes à grands coups expéditifs ou avec un soin méticuleux pour rendre par exemple les rayures d'un zèbre ou pour coiffer un chasseur d'un étrange chapeau à plume bleue. Puis ils s'étaient endormis sur le canapé, à force de larmes et d'étreintes désemparées. Réveillés en pleine nuit ils se glissèrent dans leur lit mais ne purent refermer l'œil, chacun dans sa fatigue.

À onze heures trente, le portail s'ouvrait et les enfants qui ne mangeaient pas à la cantine commençaient à sortir. Il y avait des parents qui venaient les chercher, des mères, presque toujours, qui se chargeaient parfois de

plusieurs marmots et repartaient lentement entourées de nains sautillants ou râleurs. Des hommes attendaient, aussi, le plus souvent s'exerçant à l'art d'être grand-père. L'homme dans sa voiture observait tout cela sans bouger du tout, les mains posées sur le volant. À côté de lui, sur le siège passager, dissimulé sous un chiffon bleu marine, il avait posé un pistolet de calibre 9 mm armé d'un chargeur de quinze cartouches, dont une engagée dans le canon.

Il suivait des yeux les enfants que n'accompagnait aucun adulte et qui s'éloignaient seuls de l'école et il les encourageait mentalement à presser le pas, à se hâter de rentrer à la maison, et il épiait les passants, plutôt rares, et les véhicules, ralentis par les dos-d'âne. Il se tenait prêt alors à bondir dehors, son arme à la main, et à en coller le canon sur le front du premier type qui aurait eu à l'égard d'un gosse un comportement bizarre, ou même à ouvrir le feu sur la moindre voiture qui s'arrêterait à hauteur d'un petit.

Puis, comme rien ne se passait, il redémarrait, presque étourdi de rage et de chagrin, et il retournait travailler et s'efforcer d'affronter la violence des autres surgissant de toutes parts qui le submergeait et l'effrayait et finissait par imprégner tout son esprit et stagner dans tous les recoins de son cerveau pour s'y ajouter à son inconsolable peine ; rien ne semblait pouvoir arrêter tous ces appels au standard et dans le bureau, tous les cris et le sang et les meurtrissures et les morts que ça impliquait, cette misère, toujours, et il lui semblait que les remugles de cette transpiration de la société malade et sale lui emplissaient les narines dès qu'il entrait dans l'hôtel de police flambant neuf, mitoyen du cimetière de la Chartreuse, arrogant château blanc où se nouaient et se dénouaient de noires destinées, des tragédies sans lumière ni rideau rouge. Cela ne le prenait pas à la

gorge comme en prison cette odeur d'hommes et de graillon, non, c'était plus subtil et insidieux, entêtant jusqu'à la migraine.

Il s'appelait Pierre Vilar. Son fils, Pablo, n'aimait pas manger à la cantine. Aussi, dès qu'avec Ana, sa femme, ils l'avaient estimé assez grand, à presque dix ans, pour parcourir sans risque les quatre cents mètres séparant l'école de la maison, ils avaient cédé. Une voisine, Mme Lucien, s'occupait de lui, le faisait déjeuner. Pablo aimait beaucoup Mme Lucien. Il aimait encore plus, peut-être, son chien boxer, Billy. Souvent, elle venait chercher Pablo, les jours de pluie, par exemple. Parfois, Vilar ou Ana se débrouillaient pour le récupérer. Il était rare que le petit garçon eût à faire ce trajet seul.

Le 20 mars 2000, un mardi, Vilar devait passer le chercher. Il avait été retardé au bureau et il y avait eu cet accident sur le boulevard, de la tôle froissée et un blessé léger, apprit-il plus tard, un embouteillage, le genre de choses qu'on a oubliées le soir même. Vilar était arrivé devant l'école à onze heures trente-huit.

Quand il sonna chez Mme Lucien et qu'il vit son visage pâlir et ses yeux s'écarquiller de la question explosant au même instant dans sa tête à lui, « Pablo n'est pas avec vous ? », il se mit à courir vers l'école en suivant l'itinéraire, toujours le même, repéré vingt fois avec le gosse, et il ne le trouva pas dans la rue, non plus qu'à l'école, où, possibilité extravagante, il aurait pu être retenu pour quelque punition ou bobo sans gravité, disons que son esprit s'était jeté ces bouées-là pour ne pas sombrer dans la panique, alors il comprit, il sut, malgré les recherches qui commencèrent aussitôt, durèrent toute la journée, puis des jours et des semaines et ne donnèrent rien malgré les moyens énormes déployés et l'ardeur que mettaient les flics à rechercher le fils d'un collègue. Il sut. Mais comme on

ne croit pas toujours à ce que l'on sait, il sentit ce jour-là s'ouvrir sous ses pieds le gouffre qui l'engloutirait et continua d'avancer au-dessus du vide sur un pont de glace, parfois attiré par cet abîme.

Pablo s'était volatilisé au coin d'une rue où avait tourné une voiture à la peinture métallisée, peut-être grise, peut-être verte, ou bleu ciel, Peugeot ou Citroën, avec un homme à bord, de cela les quatre personnes ayant vu quelque chose étaient sûres.

Pierre et Ana oublièrent alors ce qu'était dormir, manger, sourire, s'aimer. Le soir, ils s'abattaient sur le matelas et sombraient dans un abrutissement dont ils sortaient épuisés et migraineux. Ils remplissaient leur estomac, digéraient. Leur figure était un masque de carton qu'animaient des expressions réflexes polies, attendues, et que marquèrent bientôt quelques rides, ces fêlures mobiles.

Ils ne pensèrent plus à se regarder, à se dire des choses à mi-voix, inutiles et douces, à rassurer l'autre, même sans y croire soi-même, à se mentir juste pour le plaisir de goûter un instant à cette saveur trompeuse comme on cherche le fruit dans un bonbon acidulé, délicieux et faux, seulement pour tenir debout encore un peu. Ils ne se touchèrent plus, ne surent plus le goût des larmes de l'autre sur sa figure, oublièrent de serrer contre soi ses sanglots pour les apaiser.

Ils ne purent se retrouver, puisqu'on n'avait pas retrouvé Pablo.

Vilar prit l'habitude de revenir devant l'école, dès qu'il le pouvait, avec l'espoir fou d'y surprendre le ravisseur, de voir se former sur le trottoir, ou à bord d'une voiture, sa silhouette et les traits de son visage. Il va passer. Il sera là, tassé au fond de son siège, et il démarrera quand les gamins sortiront et il en abordera un. Il va le refaire. Et je serai là.

Il savait à quel point cette vision était insensée, proche du délire. C'était son travail de le savoir. Il savait aussi à quel point elle lui faisait mal, lézardait un peu plus à chaque fois son être et minait ses forces. Mais quand, rarement, il avait la volonté de renoncer à son affût, une vraie douleur, profonde, omniprésente, épuisante, un véritable manque s'emparait de son corps et le tourmentait, et lui donnait parfois envie d'extirper de son corps cette souffrance avec un poignard. Il essaya d'en parler autour de lui mais s'aperçut qu'il faisait peur aux autres avec ça et qu'ils s'écartaient de lui et de ce mal contagieux capable de réveiller des angoisses enroulées au fond des têtes ainsi que des serpents l'hiver.

Deux ans plus tard, lors d'une intervention difficile, il ouvrit le feu sur un suspect. La balle se logea entre deux vertèbres. On réussit à l'extraire, la victime bénéficia d'un non-lieu et de six mois de maison de repos. L'enquête montra sans peine que le tir n'était justifié par aucune circonstance de péril imminent, ni de légitime défense. Les nerfs du policier avaient lâché, sans doute. Vilar affirma que ce type, un braqueur récidiviste qu'on savait toujours armé et qui flinguait à la première difficulté, brute épaisse soupçonnée d'avoir abattu deux convoyeurs de fonds et un policier, ne valait pas la balle qu'il avait prise dans la peau. On blâma solennellement la faute grave du flic mais on refusa de sanctionner l'homme plus lourdement compte tenu du drame qu'il avait vécu, et vivait encore, si vivre est bien le verbe qui convient. On lui imposa de consulter un psychiatre, mais au bout de quelques séances les deux hommes constatèrent qu'il n'y avait rien à dire ni à faire qui pût permettre d'accepter l'inacceptable et d'apaiser un deuil sans corps. Ils se quittèrent avec courtoisie, se remerciant mutuellement du peu qu'ils avaient appris l'un de l'autre.

Vilar se jura qu'il ne porterait plus jamais d'arme en service, malgré l'obligation que lui en faisait le règlement.

Sauf quand il venait devant l'école de Pablo traquer les ombres.

1

Victor se jeta dans l'ombre de la maison aux volets clos et ferma derrière lui avec effort comme s'il avait lutté contre un rôdeur essayant de forcer le seuil surchauffé, et il soupira de soulagement quand il eut pour de bon repoussé à l'extérieur l'intrusion aveuglante. Il laissa choir de ses épaules le petit sac à dos rouge dont les bretelles tirèrent sur le col de son tee-shirt et dénudèrent une épaule maigre et bronzée qu'il recouvrit d'un geste vif. Il ôta ses chaussures de sport sans se baisser ni en dénouer les lacets et il flaira l'odeur de ses pieds nus et humides. Le carrelage froid faisait se recroqueviller ses orteils. Il marcha précautionneusement en laissant derrière lui des empreintes qui séchaient aussitôt et entra dans la cuisine où flottaient des effluves de tabac froid et d'eau de javel. Aux persiennes poudroyaient deux rayons de lumière. Il agita sa main dans cet or tiède, y semant un désordre silencieux et microscopique. Il trouva dans le réfrigérateur une boîte de soda glacée, l'ouvrit en fermant les yeux au chuintement du gaz libéré et but à longs traits, adossé à un placard, et eut un renvoi qui le fit grimacer un peu. Il revint dans le couloir qui traversait la maison et joignait les

deux jardinets. Il s'aperçut que la porte de la chambre de sa mère était entrouverte. Ça signifiait qu'elle était seule, aussi l'appela-t-il en s'approchant.

Sa voix sourde et voilée se heurta au silence de sable qui l'absorba comme de l'eau. Elle dormait, sans doute. Elle le faisait souvent aux heures chaudes, lorsqu'elle était à la maison. Il poussa le battant et ne vit rien d'abord dans la pénombre des volets tirés. Il ne sentit qu'un relent de sueur mêlé à un parfum de muguet. Il vit le lit en désordre, draps et couvertures rassemblés en tas au milieu du matelas. Il vit le rideau arraché pendant à la tringle par deux ou trois anneaux seulement. Il vit au sol des sous-vêtements, le petit poste de télévision renversé.

Et, dépassant du lit, les pieds nus de sa mère. Une douleur se planta en lui et quelque chose s'arrêta et se tarit au lieu de saigner. Ni le cœur ni la pensée, mais quelque chose de profond et vital, un fluide secret que la chimie ne connaît pas. Il fit un pas de plus et la vit couchée sur le dos, nue, complètement, un bras posé en travers du ventre, les doigts fins, où luisait une bague d'argent, sur l'arrondi de la hanche. Il l'appela encore à voix basse mais bien sûr elle ne réagit pas, alors il approcha pour mieux la voir, maintenant que ses yeux s'habituaient à l'obscurité.

Il s'agenouilla.

Sa face était bleuâtre, toute la partie droite enflée, de la tempe à la mâchoire. La pommette était coupée et boursouflée au-dessous de l'œil fermé, gonflé, presque noir. L'arcade sourcilière avait éclaté et du sang avait coulé et commencé à sécher sur la mâchoire, autour de l'oreille, dans son cou. Du sang avait caillé aussi dans l'oreille, bouchée d'un amas croûteux, noirâtre. Il y avait du sang sur l'oreiller et sur les draps. Ses lèvres étaient difformes, coupées, entrouvertes sur sa langue qui pointait entre les dents brisées.

Victor chercha alors le visage de sa mère dans cette figure détruite, ne le retrouva que sur son profil gauche, où l'œil grand ouvert, à la prunelle fixe et terne, aux longs cils bruns écarquillés, ne regardait plus rien.

Le reste de son corps, qu'il osait à peine regarder, était parsemé d'ecchymoses. Sur les seins, sur les côtes. Une cuisse avait noirci du genou à l'aine.

Il se remit debout, demeura quelques secondes les mains croisées derrière la nuque. On entendait parfois une voiture passer dans la rue, après quoi le silence était plus écrasant encore. Puis il s'avança, prit le corps de sa mère sous les bras et souleva son buste mais recula sous son poids et heurta derrière lui la cloison et s'y appuya pour souffler et durcir sa force. Ensuite il assura sa prise et la tête massacrée balla contre son bras et à ce moment-là il faillit hurler et seules les larmes débordèrent cependant qu'il serrait les dents et traîne vers le lit le corps, pas à pas, dont les talons frottaient la moquette avec un feulement sourd. Il reniflait et grimaçait d'effort et de chagrin, quand enfin il sentit contre ses jambes le matelas et s'y laissa tomber, le corps sur lui, la tête de la morte entre ses cuisses, et il se contorsionna de telle sorte qu'il put redescendre du lit et ramener les jambes sur le lit puis, enfin, debout de nouveau, la halant par les bras, il parvint à la coucher à peu près normalement et installa un coussin sous sa nuque.

Il essaya de reprendre sa respiration, le cœur affolé, la sueur lui dégouttant du menton, et souffla plusieurs fois, courbé, mains sur les cuisses, laissant les coulures de morve pendre de son nez puisque chacun de ses souffles était un sanglot.

Il se redressa, s'essuya la bouche et le menton du revers de la main puis couvrit du drap le corps qui semblait maintenant reposer vraiment, puis se passa une main dans le cou mouillé de sueur, puis s'inclina de nouveau vers le cadavre de sa mère, caressa le visage,

insista du bout des doigts sur les yeux pour les clore mais n'y parvint pas car le regard avait une fixité qu'il ne pouvait comprendre, alors il promena son index sur les lèvres meurtries, sur les dents, puis embrassa le front très doucement en retenant son souffle. Il s'écarta du lit et resta un moment, bras ballants, au milieu de la pièce où bourdonnait une mouche qu'il ne put apercevoir. Immobile, il essayait de respirer à fond, bouche ouverte, et soulevait avec effort sa poitrine maigre.

Il sursauta au passage d'une voiture dans la rue et sembla sortir alors de sa torpeur. Il alla s'asseoir sur le tabouret pivotant posé devant la commode, regarda encore le cadavre sans bouger, les yeux brillants, puis se retourna vers le miroir où il espéra voir encore une fois s'animer l'image de sa mère et considéra le désordre de femme répandu là, parfumé et luisant, brosses, fioles, tubes, emballages aux airs précieux, bijoux aux reflets d'or. Il appuya sur ses joues du plat des mains, tira vers le bas ses paupières, déformant ses traits pour leur donner des apparences grotesques ou monstrueuses. Dans la glace, grimaçant, il n'avait plus d'âge. Déjà trop vieux, ou pour toujours bloqué ce jour-là, emmuré dans cet instant sombre. Il passa à ses doigts les bagues qui traînaient et il tendit sa main devant lui pour apprécier l'effet qu'elles produisaient mais la pénombre de la pièce en étouffait tout éclat, si bien qu'il les ôta en forçant parfois lorsque les anneaux étaient trop étroits. Il promena ensuite ses mains et son visage au-dessus des pots de crème, des bâtons de rouge à lèvres, éprouva sur sa peau la douceur de pinceaux dont le contact de petits animaux dociles le fit frissonner. Il demeura longtemps devant cet étalage de coquetterie, fouillant des trousses avec minutie et retenue sans faire le moindre bruit, vaporisant vers le miroir des parfums que la chaleur mêla en un écheveau de senteurs lourdes.

Il ouvrit des tiroirs, y tâtonna sans conviction, en retira des brosses, des peignes, des pinces, des barrettes, tout un attirail dont il s'absorba pendant quelques minutes à démêler les cheveux qui s'y étaient accrochés pour les rouler délicatement autour de ses doigts, puis les dérouler et tâcher de s'en défaire, mais les bruns filaments adhéraient à sa peau humide et il lutta dans le silence, le souffle presque coupé par l'effort qu'il produisait. Il se frotta finalement les mains avec violence et continua l'exploration des tiroirs. Il en exhuma un tube de cachets et déchiffra la mention NE PAS DÉPASSER LA DOSE PRESCRITE dans un cartouche rouge, puis glissa le médicament dans sa poche.

Il se retourna vers l'obscurité vide, manquant tomber de son tabouret, et il contempla le corps étendu sur le lit, reposant dans ce massacre, parmi la pâleur des draps. Il se leva et courut à la cuisine. Là, il remplit un grand verre d'eau et avala en trois fois tous les cachets du tube en secouant à chaque gorgée sa figure livide. Après quoi il ferma tout à fait fenêtres et volets, fit claquer les verrous, arracha la prise du téléphone et alla se coucher à côté du lit de la morte, à l'endroit où il l'avait trouvée, un coussin sous la tête, et glissa une main sous le drap pour trouver la main de sa mère. Il s'endormit rapidement, une vague nausée au creux de l'estomac, et ne sentit pas sur sa peau les mouches qui se posaient et s'y frottaient les pattes avant de repartir, lourdes et bruyantes, vers ce qui les attirait vraiment.

Un visage se tenait au-dessus de lui, brillant de sueur, les yeux écarquillés, le nez et la bouche couverts par la coquille blanche d'un masque. On lui tapota les joues, il entendit des gens qui parlaient puis aperçut des têtes autour de lui, semblablement masquées, et il pensa qu'il se trouvait à l'hôpital sur une table d'opération. Les voix retentissaient sans écho, indistinctes, et les figures de

ces gens tournaient autour de lui, manège de lenteur au centre duquel il se sentait flotter, sans poids ni réalité. Il referma les yeux, mais sous ses paupières l'attendait un éblouissement bleuté, un éclair permanent consumant son cerveau. Un cri rauque le ramena à la lueur du jour qu'il remarqua alors sur la blancheur du plafond où dansaient des ombres sans contour précis.

L'homme était toujours penché sur lui et examina ses yeux en lui écartant les paupières. Puis on lui envoya dans les pupilles la lumière crue d'une petite lampe. « Il revient », dit une voix. Il essaya de tourner la tête mais ressentit aussitôt dans la nuque une raideur glacée, en même temps qu'un vertige accélérait le carrousel des silhouettes qui passaient dans son champ de vision. Il sentit sur sa peau la pression du tensiomètre, puis presque aussitôt on le débarrassa du brassard. Ensuite on le prit aux aisselles et il vit la pièce se remettre violemment à l'endroit, et tout cessa de tourner soudain, la scène se figea, les hommes le regardèrent avec tristesse ou étonnement, et il considéra tour à tour leurs yeux démesurés, par-dessus les masques blancs, qui convergeaient sur lui et semblaient le tenir debout à la manière d'un faisceau de perches invisibles tendues à quelqu'un qui se noie, et il entendit près de son oreille qu'on lui demandait s'il allait bien, si tout allait bien, et il ne sut quoi répondre, car peut-être à ce moment-là ne savait-il pas s'il pourrait un jour répondre à quelqu'un, faire vibrer ses cordes vocales autrement qu'en un grognement ou un cri. Mais la voix insistait et un visage apparaissait dans son champ de vision, surgissant derrière lui, alors il tourna un peu la tête, l'inclina, plutôt, et parvint à hausser les épaules.

La mémoire lui revint en même temps que l'odeur de putréfaction se formait sur ses terminaisons sensorielles renouées une à une, et il marcha d'un pas hésitant vers le lit que lui dissimulaient trois hommes au visage

caché sous des masques chirurgicaux, équipés de gants en caoutchouc et vêtus de combinaison blanche. Il tituba et dut s'arrêter, et sentit sur ses flancs des mains prêtes à le soutenir. Il regarda sans comprendre le tuyau de la perfusion accroché à son bras puis marcha encore, un, deux, trois pas, et parut défier les hommes affairés qui n'avaient pas bougé. Le silence était retombé brutalement dans la pièce et on n'entendait plus que des souffles courts et des raclements de gorge, et lorsque passa dans la rue une voiture dont le vacarme s'engouffra par la fenêtre entrouverte sur la chaleur du jour, il se lança en avant et trébucha au pied du lit où il ne reconnut pas sa mère, la peau bleuie et marbrée, le visage gonflé aux lèvres encore plus retroussées dans une expression pétrifiée d'horreur comme si elle avait eu conscience de ce qu'elle était devenue. Il était tombé à genoux, alors il se redressa à hauteur du matelas, dans l'axe des jambes légèrement écartées, et il prit appui sur le pied du lit, et son estomac se souleva en vain, incapable d'expulser l'effroi qui désormais nichait là en oiseau carnivore. On le tira en arrière en lui conseillant de ne pas rester là, mais il résista et s'accrocha aux draps si bien qu'on dut doigt après doigt lui faire lâcher prise et qu'on le traîna hors de la pièce dans une rumeur chuchotée de mots apaisants et d'assurances, jusqu'à ce qu'arrivé sur le seuil noyé de lumière il s'évanouisse en se griffant les bras à un rosier grimpant.

C'était blanc. Plafond et murs. Une femme le regardait, en blouse blanche, mains dans les poches. Elle lui sourit, l'informa qu'il avait dormi pendant deux jours, et qu'il allait mieux maintenant, et lui demanda s'il avait envie ou besoin de quelque chose. Puis, devant son mutisme, elle s'approcha de lui, s'assit sur le lit, l'ausculta, et testa ses réflexes avec un petit marteau rond. Le garçon se laissait faire, il la regardait s'occuper de

lui et son regard n'exprimait rien, se contentant de luire, immense, et d'absorber tout ce qu'il couvrait dans des gouffres insoupçonnables. La femme se releva et le considéra quelques secondes en souriant encore, jusqu'à ce qu'il détourne les yeux vers la fenêtre où pointait la cime de peupliers luisants de soleil.

« Il y a quelqu'un qui voudrait te parler. Il est de la police. Il voudrait te poser des questions sur ce qui s'est passé. Tu es d'accord ? »

Comme il restait silencieux, la femme se retourna et fit signe à quelqu'un de s'approcher. Un homme entra dans la chambre et dit un bonjour auquel le garçon ne répondit pas. Victor le toisa sans jamais croiser le regard curieux ou étonné que le flic avait posé sur lui. Il était brun, vêtu d'un polo noir, d'un veston et d'un pantalon clair. Il s'installa aussitôt sur une lourde chaise d'acier chromé et de skaï qui racla le sol désagréablement.

Le garçon ne lui prêtait plus aucune attention. Il se contentait de laisser traîner son regard dans un coin de la pièce comme s'il cherchait à débusquer de la poussière.

« Victor ? On peut parler un peu ? Je suis le commandant Vilar. Je suis là pour trouver qui a… »

Il s'interrompit, parce que Victor venait de lever vers lui ses yeux luisants et noirs et que ses paupières battaient plus vite.

« On peut parler ? Tu veux bien ? »

Le garçon fit oui de la tête, puis se mit à gratter sur son bras les griffures causées par le rosier et se concentra sur les petites croûtes qu'il arrachait délicatement du bout des ongles.

Le policier ne parla pas tout de suite : il se contentait d'observer le garçon qui lui-même le guettait du coin de l'œil. Alors se faufila entre eux la rumeur atténuée de l'agitation qui régnait dans l'hôpital, faite de grincements de portes et d'appels étouffés, de rires, aussi,

des rires de femmes éclatant soudain pour s'éteindre aussitôt dans un chœur sombre de voix graves. L'homme prit dans sa poche de veste un petit calepin et un stylo-bille dont il fit jaillir la pointe puis, d'une voix douce, parfois hésitante, il lui expliqua qu'il voulait en savoir plus sur sa mère pour coincer celui qui lui avait fait ça (il le dit ainsi et l'on aurait pu croire qu'il évoquait une quelconque agression dans la rue, sans oser parler de la mort, ni de son odeur, ni de l'épouvante dans laquelle ils avaient pénétré deux jours plus tôt en réprimant un haut-le-cœur, en ravalant leur nausée), et qui peut-être avait ses habitudes auprès d'elle, quelqu'un qu'il aurait pu croiser, ou entendre, dont le prénom aurait pu être prononcé. Il lui recommanda de bien fouiller dans sa mémoire et de passer en revue les visages ou les noms, les commentaires que la morte avait pu faire, on avait vraiment besoin de lui, il était le témoin principal alors il devait faire un effort, même si ce n'était pas facile, et le flic répéta ses questions, les reformula en les alourdissant de mots inutiles et de phrases alambiquées, tordues de précautions articulées mezza voce, de raclements de gorge, de gestes des mains apaisants. Victor les regardait, ces mains, animaux incongrus ou marionnettes qu'on aurait agitées en vain pour le distraire, mais quand enfin le policier se tut, et que sa respiration légèrement essoufflée prit le relais, il ne dit rien, laissant cette horloge à air, humide et saccadée, égrener le temps.

Puis le policier réitéra ses questions, les reformula à voix basse, courbé vers le garçon à la manière d'un confesseur.

Le médecin revint au bout d'un quart d'heure, toujours souriante, et se trouva empêtrée dans ce silence écrasant de questions murmurées, sans écho, plus accablant que si personne n'avait parlé, et au bout d'un moment, à voix basse aussi, elle conseilla au policier

de cesser l'interrogatoire car l'enfant était fatigué. Alors il se leva avec effort, sans doute à contrecœur, et prit congé de Victor en lui tendant la main, dans laquelle le garçon, en levant mollement un bras maigre, posa cinq doigts flasques comme un bouquet de fleurs fanées.

2

Le corps était étendu au pied d'un mur, recroquevillé presque en chien de fusil, la tête posée sur le bras, dans la position du sommeil. Il était tombé devant un sex-shop dont les néons aux couleurs crues jetaient sur les visages présents des masques changeants et maladifs. Le mort tournait le dos aux flics, aux curieux, au trafic de la rue qui ralentissait dans l'éclat stroboscopique des gyrophares, à la flaque de son sang qui avait coulé vers le caniveau en suivant la pente du trottoir et luisait aussi de reflets malsains sous l'éclairage porno. On ne l'avait pas encore recouvert et l'on apercevait, par-dessous son blouson et son tee-shirt remontés, la peau blanche du bas de son dos. De l'autre côté de la rue, des passants pressés qui se hâtaient vers la gare toute proche, encombrés de sacs ou de valises, tournaient la tête, tendaient le cou pour tâcher de distinguer quelque chose dans le déploiement de véhicules et le va-et-vient des uniformes autour des lieux du crime.

Vilar s'équipa de gants et s'accroupit pour distinguer les traits de l'homme et se faire une idée des blessures qui avaient entraîné la mort. Il aperçut une coupure au cou, sous l'oreille droite, peu profonde, large de

quelques millimètres, qui avait d'ailleurs assez peu saigné. Quand il écarta les pans du blouson en jean souillé de taches brunes, il ne vit rien qu'un tee-shirt noir à l'effigie de Johnny Hallyday, troué en trois endroits au niveau de la poitrine et entièrement imbibé de sang épaissi déjà çà et là par la coagulation. Un coup avait été porté à gauche du sternum. Vilar hasarda son doigt ganté de latex au-dessus de la plaie et retira sa main en soupirant.

Le visage était celui d'un homme jeune, d'à peu près vingt-cinq ans. Cheveux bruns, courts. Barbe naissante. Traits fins. Comme à chaque fois qu'il examinait un cadavre, Vilar épia pendant quelques secondes, immobile, respiration bloquée, un frémissement qui pût révéler que la victime n'était pas tout à fait décédée, qu'on pouvait encore tenter quelque chose, mais bien sûr rien ne se produisit. Il détesta de nouveau cet entêtement irrationnel à nier cette évidence-là, qui le saisissait parfois, ce refus de l'irrémédiable qui l'avait poussé, même, quelques années plus tôt dans une salle d'autopsie, à suspendre d'un cri le geste d'un légiste s'apprêtant à inciser un abdomen parce qu'il lui avait semblé deviner un frémissement au bout des doigts livides reposant sur l'inox de la table. Le légiste n'avait paru nullement surpris, et, par bienveillance ou par pitié, il avait expliqué en souriant que ça lui arrivait quelquefois, à lui aussi.

Vilar était de cette espèce d'hommes qui ne se résignent pas à la mort, qui croient pouvoir la vaincre ou l'abolir. Par la volonté, la mémoire, ou l'invocation des fantômes.

– Kevin Labrousse, né le 8 juillet 1979 à Villeneuve-sur-Lot, dit une voix au-dessus de lui.

Le chef d'équipage de la BAC arrivé le premier sur les lieux tenait un portefeuille à la main et agitait entre ses doigts le rectangle plastifié d'une carte d'identité.

– C'était tombé près de lui, on l'a ramassé. Y a juste un peu de fric : quarante euros et des photos. Une carte de sécu, une carte bleue, ce genre de choses. On a cherché le couteau, mais on n'a rien trouvé.

Vilar regarda la photo que lui tendait le brigadier mais ce visage souriant qui fixait l'objectif avec défi, le menton légèrement relevé, n'était plus celui du mort, alors il écarta doucement la main qui tenait le porte-cartes, se releva et prit dans sa poche un petit étui transparent où le brigadier laissa tomber les papiers de la victime.

– Il y avait quelqu'un avec lui, non ?

– Un copain de boulot. Il est choqué. Là-bas, dans l'ambulance, avec Pradeau.

Vilar ôta ses gants et marcha vers le fourgon rouge. Il chercha des yeux Laurent Pradeau et l'aperçut en train d'interroger une fille en pleurs. Deux techniciens de l'Identité judiciaire arrivaient, encombrés de leurs mallettes. Il fut incapable de se souvenir de leurs noms et fouillait dans sa mémoire en leur serrant la main. Il avait travaillé avec eux deux ou trois fois déjà, en particulier sur l'affaire Dejean, une fille brûlée vive devant chez elle, arrosée d'essence par son petit ami qui ne supportait pas qu'elle ait pu le quitter. Il se rappela l'état du cadavre, affalé contre une porte de fer, le visage difforme, quasiment fondu, gonflé ou calciné jusqu'à l'os. Un frisson lui courut entre les épaules. Le souvenir de l'arrestation aussi lui revenait. Cavalcade dans des escaliers, arme au poing, derrière ce crétin armé d'un sabre. Stoppé dans le hall de l'immeuble par une poussette rangée là dans laquelle il s'était emmêlé. Deux ou trois coups de pied bien ajustés pour le faire taire et se tenir tranquille, car il se débattait en ruant, moulinant avec son arme, et couvrait encore la morte d'obscénités. Vilar lui avait brisé le nez d'un coup de crosse et lui aurait fracassé le crâne contre le sol si trois collègues n'avaient rassemblé leurs efforts pour le lui sortir des mains.

L'autre pleurait, la gueule en sang, presque convulsif, avec une voix d'enfant. Vilar revoyait tout, un écho de la colère ressentie ce jour-là lui fit battre le cœur un peu plus vite à l'idée de cette loque pleurnichant sur son sort au moment où le cadavre de la jeune femme martyrisée était évacué par des pompiers qui serraient les dents et suaient froid sous leur casquette. Tout lui revenait en mémoire avec une précision presque douloureuse : la chaleur précoce de ce petit matin de juin, l'adresse précise de l'immeuble. Mais le nom des deux cadors de la scène de crime restait coincé dans un repli inaccessible de son cerveau. Aucune importance. Il remit le sac à scellés à celui qui portait un appareil photo autour du cou, le plus jeune des deux, qui demanda de quoi il s'agissait au juste en rangeant les papiers du mort dans une mallette.

Vilar soupira.

– Agression au couteau. Plaies multiples. Le mec a dû mourir sur le coup, ou presque. Cœur ou aorte. Je vais interroger son copain, dans l'ambulance. Tout a été piétiné, je sais seulement que le corps n'a pas été bougé.

– De toute façon c'est tout vu. Les agressions sur la voie publique, c'est la merde. On va pas faire des prélèvements de macadam.

Vilar les laissa s'éloigner vers le cadavre et monta à bord de l'ambulance. Il demanda au pompier en blouse blanche qui réconfortait le témoin de les laisser, et l'autre descendit sans un mot pour allumer aussitôt une cigarette. On avait couvert l'homme, secoué par instants de frissons, d'une de ces couvertures de survie dorées qui jettent parfois au cœur des catastrophes des éclats précieux de bal mondain. Il avait peut-être la cinquantaine : crâne dégarni, cheveux presque ras poivre et sel. Large d'épaules, massif, un cou épais. Sa chemise et son pantalon étaient tachés de sang. En s'asseyant en

face de lui, Vilar songea à un avant de rugby, et se demanda combien il pouvait mesurer au juste.

– Commandant Vilar. J'ai quelques questions à vous poser. Vous croyez que ça ira ?

L'homme hocha la tête. Il n'avait toujours pas levé les yeux vers lui. Pradeau s'approcha et lui tendit un portefeuille en soupirant. Vilar vit qu'il avait les traits tirés, les paupières lourdes. Il essaya de croiser son regard, de tâcher de savoir comment ça allait, mais Pradeau se débrouilla pour l'éviter.

– Ses papiers, expliqua-t-il en désignant l'homme d'un signe de tête. Il y avait deux mecs et une fille. Les signalements correspondent. L'agresseur, celui qui a porté les coups, est un grand mec aux cheveux rasés, boucle d'oreille, futal militaire façon camouflage. L'autre…

– Comment était la fille ? demanda Vilar en se tournant vers le témoin qui grelottait sur son siège.

– Petite, mince, avec des cheveux teints en rouge, une minijupe en cuir noir et des grosses Nike aux pieds.

– Vous êtes sûr de la marque ?

L'homme secoua la tête, tordit la bouche.

– Enfin… non, je veux dire, des grosses pompes de sport, avec des semelles vachement épaisses.

– Qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Elle s'est tirée en courant dès que ça a commencé à tourner mal. Elle a essayé de les calmer, elle leur disait que ça suffisait comme ça, qu'ils étaient trop défoncés. Elle était déjà loin quand ils sont partis, juste après que…

Il se tut brusquement et se mordit la lèvre inférieure. Ses yeux étaient pleins de larmes, qu'il essuya du dos de la main.

Pradeau le réconforta d'une tape sur l'épaule. Il adressa enfin à Vilar un regard plein de lassitude, ou d'impatience, et le détourna aussitôt pour le poser sur

le carnet dont quelques pages étaient noircies par des notes.

– Ça correspond avec le témoignage que j'ai : une gamine qui sortait de la gare pour aller au lycée, et qui a assisté à toute la scène sans comprendre tout de suite de quoi il retournait. Les autres témoins sont arrivés juste après, au moment où la victime est tombée par terre, et ils ont juste vu les deux mecs se barrer. On a des voitures qui tournent entre ici, les Capucins et la Victoire, je leur ai donné vite fait un descriptif.

Vilar hocha la tête. Pradeau annonça que la substitute Darien venait d'arriver et qu'il s'occupait d'elle. Vilar l'entendit à peine parce qu'il reportait toute son attention sur l'homme assis en face de lui, recroquevillé sous sa couverture dorée et frottant lentement ses mains l'une contre l'autre, roulant le mouchoir en papier avec lequel il s'était essuyé les yeux. Il le laissa tomber à ses pieds puis se massa le cou et se palpa du bout des doigts comme s'il redoutait de s'être cassé ou démis quelque chose. Vilar se pencha vers lui.

Ses papiers disaient qu'il s'appelait Michel Vanini, né en 1961 à Sainte-Livrade. Marié, père de deux filles de vingt-quatre et dix-sept ans.

Il racontait d'une voix lasse, éraillée de fatigue et sans doute de tabac et d'alcool, qu'ils étaient venus là, à quatre, arroser la fin d'un chantier de câblage électrique dans le quartier du Lac. Il était chef d'équipe. Ils devaient retourner à Agen dans la journée, ils avaient fait la bringue dans une boîte, le Black Jack, jusque vers trois heures du matin. En sortant de là les deux autres étaient rentrés se coucher, mais lui, avec la victime, Kevin, ils avaient eu envie de traîner un peu. Et puis Kevin enterrait en quelque sorte sa vie de garçon, il devait se marier la semaine suivante avec une certaine Vanessa, et le témoin se morfondait à l'idée de la réaction de la fiancée, puis comme le policier, pour le détourner de son affliction,

lui demandait où ils avaient traîné, il expliqua qu'ils étaient allés dans un peep-show, non, pas celui devant lequel la victime était tombée mais un autre, situé un peu plus loin à l'entrée du cours de la Marne, pour déconner, quoi, rien de méchant, ils avaient travaillé dur depuis onze jours, même pas le temps de rentrer à la maison embrasser femme et enfants, juste le dimanche pour souffler, c'était toujours autant d'heures sup d'engrangées, et puis le patron ne leur laissait pas le choix, ça ou aller voir ailleurs, alors oui, un peu de détente, il n'y a pas de mal.

Le type reprenait un peu d'assurance au fil de ses confidences, il relevait la tête, sûr du droit au divertissement des travailleurs honnêtes, cherchant dans les yeux de Vilar, qui posait sur lui un regard lointain et vague, l'approbation ou la bienveillance qu'entre mâles on s'accorde volontiers pour ce genre de virées salaces, puisque regarder n'est pas toucher, après tout, pensait-il peut-être en cet instant, et l'homme jusque-là terrassé par la mort de son copain osait un sourire, et s'inscrivaient plus amplement dans l'habitacle étroit sa corpulence et sa carrure de rugbyman.

Vilar voulut lui demander si au moins la fille était belle, quelles poses elle avait prises, quels gestes elle avait eus, ou bien encore s'il la croyait plus jeune ou plus âgée que sa propre gamine, tant qu'on y était, et s'il comptait visiter à nouveau cet établissement lors d'un prochain séjour à Bordeaux. Il imagina la femme derrière la vitre sur cette piste de cirque confinée et obscène et il se demanda si elle était roumaine, bulgare ou ukrainienne, et si à l'heure qu'il était, pendant que son souteneur et le gérant de la boîte se partageaient l'argent, elle dormait, écrasée d'épuisement sur un matelas douteux, ou était déjà chez son dealer, lui offrant ses services pour économiser le prix d'une dose.

Sans doute cet ouvrier dévoué et son copain, pour qui la ville cette nuit-là n'était qu'un vaste terrain de jeu, ignoraient-ils, ou préféraient-ils ignorer devant quelle misère ils s'étaient excités quelques heures plus tôt, de même qu'ils ne pouvaient s'imaginer croiser, au milieu de la brume de fatigue que leur nuit blanche avait fait se lever, le chemin d'un crétin hébété d'alcool ou de drogue prêt, à cet instant-là, à planter son couteau dans le cœur du premier inconnu qui lui refuserait quelque chose parce qu'à cet instant-là, précisément, il ne tolérerait pas de différer un tant soit peu la satisfaction d'une envie et s'oublierait dans une sorte de caprice en poignardant ce corps étranger devenu hostile. Vanini avait cru se payer un tour au zoo mais les cages étaient ouvertes et après avoir redouté qu'on ne le laisse plus ressortir, il se croyait tiré d'affaire.

Vilar eut envie de le voir en rabattre. L'homme bougeait sur sa banquette, impatient peut-être de voir se terminer cet interrogatoire inutile.

– Racontez-moi comment ça c'est passé.

– Passé quoi ?

– D'après vous ? Vous pensez que j'attends que vous me décriviez le cul de la fille dans le peep ? Il ne s'est rien passé de plus important depuis ?

Vilar avait haussé la voix. Les mots giflèrent Vanini, qui s'affaissa un peu contre son dossier et voûta les épaules.

Ils sortaient du bar où ils s'en étaient jeté un dernier avant d'aller dormir un peu. Puis la voix de ce mec, dans leur dos, qui leur demande s'ils n'ont pas une cigarette, et dès qu'ils se retournent les trois jeunes sont déjà là, tout près, deux types et cette nana qui s'appuyait sur l'épaule du plus costaud, l'air complètement défoncée, tenant à peine sur ses jambes maigres plantées dans des grosses chaussures de sport. Ensuite un enchaînement confus, Kevin qui cherche dans sa poche son

paquet de cigarettes, l'autre, le petit maigre, nerveux, qui le lui pique et se sert et Kevin qui gueule et qui essaie de récupérer ses clopes, le mec qui lui balance un coup de tête et les voilà qui commencent à s'attraper.

Puis la mêlée qui s'ensuit, les cris de la fille, le couteau qui sort tout d'un coup et frappe, en pointe, comme avec une épée, puis du haut vers le bas, et Kevin qui recule contre la vitre du sex-shop, l'air effrayé, les mains appuyant sur sa poitrine d'où le sang coule, puis qui tombe lentement, et le petit maigre qui continue de le traiter de bâtard et d'enculé, son couteau à la main, et les autres qui l'entraînent en criant qu'il l'a tué, qu'il ne faut pas rester là.

Après, le copain qui gémit dans ses bras, le sang qui coule et ne s'arrête plus et le corps soudain lourd qu'il faut poser, abandonner.

Vanini se mit à pleurer doucement, le visage tiré vers le bas par la grimace de son chagrin, avec une plainte étouffée, aiguë, ses larges épaules secouées de sanglots.

Pradeau s'était approché et semblait attendre que le type se taise pour dire à son tour quelque chose. Il signifia d'un hochement de tête que ça correspondait aux renseignements et constatations divers puis demanda à Vilar de venir.

– On les a presque logés, Pierre. Ces trois connards sont repérés dans les troquets du coin, dit Pradeau aussitôt. Ils zonent constamment dans le quartier. Cette nuit, ils ont joué sur des machines à sous en picolant comme des trous. Les deux mecs s'appellent Jonathan et Cédric, la nana Coralie. Il paraît qu'ils crèchent entre les Capucins et Saint-Michel. On les a vus sortir du bar juste derrière le gars. On est au moins sûrs que c'est pas des génies du crime : trois crétins défoncés qui massacrent un fêtard qui passait sur le mauvais trottoir… « On the wild side », comme dit l'autre.

Vilar le considéra sans comprendre.

– Oui, merde, Lou Reed. T'en as entendu parler, non ? *Take a walk on the wild side*. C'est une chanson. Sur *Transformer*.

Comme il savait Pradeau capable de lui donner le nom du bassiste et de l'ingénieur du son, et peut-être même de lui réciter la liste des *special thanks*, Vilar leva la main pour l'interrompre.

– Bon. Et toi ? Comment ça va ? T'as l'air en vrac.

– Comme ça, toi et moi on fait la paire. Je dors mal en ce moment.

– Faudrait que tu baises un peu.

– J'essaie, mais tout seul, c'est moins marrant, tu sais ?

– Je sais. En attendant la reconstitution du Blue Velvet, tu t'occupes de prendre la déposition de monsieur et de la fille. Où elle est, d'ailleurs ?

Pradeau montra d'un mouvement de menton une direction vague.

– Là-bas, dans le fourgon de PS. Elle est mineure, on cherche à joindre ses parents. Je savais pas que tu connaissais tes classiques.

– Si c'est parvenu jusqu'à toi…

Vilar s'interrompit et regarda sa montre. Non loin d'eux, une ambulance manœuvrait puis s'éloignait. Les deux types de l'Identité judiciaire rangeaient leur matériel dans une fourgonnette.

– Je te laisse pour le reste. Il faut que je m'occupe de la morte de Bacalan. Ça m'a l'air autrement tordu que ces trois baltringues qu'on aura logés demain. Dans deux jours on saute dessus et on les défère. Y a assez d'éléments, on va pas s'emmerder avec ça.

– Comment va le gamin ? demanda Pradeau.

Vilar haussa les épaules.

– Pas mal, je crois. Enfin, je veux dire physiquement…

– Putain, ce gosse dans le coma à côté de sa mère en train de se décomposer… Je revois ça tout le temps. D'habitude on patauge dans le sordide et le minable, mais là, je trouve ça triste, en plus. On touche toujours le fond de la fosse à purin, dans ces cas-là.

Vilar haussa les épaules. Il regarda au loin les bâtiments de la gare Saint-Jean et pensa furtivement à tous ceux qui attendaient qu'un train parte ou que quelqu'un arrive. Toute cette vie si simple de retrouvailles et de destinations sûres. Ces petits bonheurs tranquilles.

– D'accord ou pas, qu'est-ce que ça change ? On est là pour écoper le merdier, comme tu dis. Alors j'évite de me poser la question de la tristesse. Et puis le fond de ta fosse, il existe pas. Tu peux creuser, camarade.

Il frappa mollement du poing l'épaule de Pradeau en s'efforçant de lui sourire, puis marcha vers sa voiture. Il vit qu'on évacuait le corps, qui n'était plus qu'une forme indistincte dans la housse réglementaire, et il détourna les yeux, fouillant dans ses poches à la recherche de ses clés.

Avant de démarrer, il resta immobile, les mains sur le volant, dans le vacarme du dehors assourdi par les vitres relevées. Il apercevait dans le rétroviseur la théorie de flics et de pompiers en train de se disperser. Les portières claquaient en silence, des hommes se serraient la main ou s'adressaient des saluts hâtifs. Il sentit dans sa bouche un goût de métal, fer ou cuivre, et fit venir sous sa langue un peu de salive qu'il avala avec peine. Au moment où il mettait la voiture en marche, le soleil sauta par-dessus un toit et l'aveugla, et il chercha presque à tâtons ses lunettes, sans les trouver, puis se souvint qu'il les avait laissées au bureau, avec ses cigarettes.

Il s'engagea sur le cours de la Marne les yeux douloureux, les paupières écrasées par la lumière blanche qui inondait la ville. Il repensa au gosse, Victor, mutique

dans cette chambre d'hôpital, au silence épais qui émanait de lui, cette poix immatérielle qui l'avait englué malgré tous ses efforts. Et l'image de Pablo se superposa aussitôt, et Vilar jeta dans le rétroviseur un coup d'œil pour y apercevoir le visage de son fils. Il faisait toujours ça, avant, et il était bêtement heureux de voir le petit visage grave ou curieux, concentré sur sa console de jeux ou tourné vers l'extérieur observant avidement passants ou paysages, et il ferma les yeux avec au cœur un tressaillement douloureux parce qu'il n'y avait personne dans le miroir, seulement les reflets aveuglants du soleil sur le flot de voitures.

« Pablo. » Il prononça le prénom sur le ton de l'évidence, du constat. Ou de l'invocation magique. Et si aucune apparition n'eut lieu, sa bouche fut pleine de ce mot, une eau fraîche qui ne put pourtant rien, durant tout le reste du trajet, contre le nœud amer et brûlant qui lui bloquait la gorge et faisait remonter dans ses mâchoires une douleur sournoise.

Quand il descendit de voiture, le dos ankylosé, la nuque raide, il portait son enfant léger sur son dos et il hasarda une main dans son cou mouillé de sueur pour tâcher d'y effleurer les doigts qui s'y agrippaient. Vilar trouva dans l'ascenseur Bachir, un gars des Stups, grand et maigre, aux épaules voûtées, adossé lourdement à la paroi de fer, se frottant les yeux du dos de la main, avec ce geste qu'ont les enfants pour en chasser le sommeil. Il demanda à Vilar comment il allait d'une voix lasse et n'accorda aucune attention à la réponse, car déjà il se tenait face à la porte de la cabine, prêt à sortir dès qu'elle s'arrêterait, les yeux mi-clos, sur le point de tomber là tout endormi.

Au parfum qui flottait dans son bureau, il sut que Marianne Daras, qui dirigeait le groupe, l'avait cherché et lui avait laissé dans l'air cette empreinte légère et, sur le bureau, bien en évidence sur une chemise bleue,

un papillon autocollant vert fluo qui lui demandait de la rappeler. « Je t'ai glissé le rapport d'autopsie. Rien de nouveau. Tu verras. Il y a aussi des éléments sur la victime, à creuser, il me semble. Il faudra qu'on fasse le point sur l'enquête de voisinage. »

Il s'assit lourdement, ouvrit le dossier devant lui, puis chercha ses cigarettes dans le tiroir, en alluma une, se leva pour ouvrir la fenêtre, qui donnait sur le cimetière de la Chartreuse. Il suivit des yeux quelques instants une femme brune qui marchait dans les allées, un pot de fleurs à la main, la vit s'arrêter devant une tombe, demeurer immobile, la tête basse, ses cheveux flottant parfois dans la brise, puis se baisser pour épousseter le bord de la pierre et y poser les fleurs rouges qu'elle arrosa avec une petite bouteille d'eau prise dans son sac à main.

Vilar s'en voulut soudain d'épier ainsi cette inconnue. Manie de flic, peut-être. Il lui arrivait souvent d'observer les gens dans ce cimetière. Il avait pris cette habitude très vite, dès qu'on les avait installés ici, dans ce nouvel hôtel de police. Avant, c'étaient les pigeons qu'il guettait, sur les toits, sur le bord des fenêtres, roucoulant sans fin, laissant partout leur fiente sur la vieille pierre noircie du vieux bâtiment.

Certains visiteurs marchaient d'un pas résolu, sans hésitation sur la direction à prendre, mais d'autres erraient, allaient et venaient, s'arrêtaient devant des sépultures dont ils déchiffraient les inscriptions, puis se remettaient en marche et faisaient plusieurs stations avant d'arriver à destination, et il les voyait alors s'agenouiller, ou s'asseoir sur la tombe en caressant parfois le marbre du plat de la main, ou rester debout pendant de longues minutes, et Vilar se demandait toujours qui ils venaient visiter, et s'ils priaient ou parlaient au mort, et si, comme lui, ils repartaient en promettant de revenir bientôt se coucher là pour toujours.

Pablo ne se trouvait dans aucun cimetière. On ne savait pas où venir lui parler ou lui porter des fleurs, ou pleurer près de lui.

Il revint à son bureau et ouvrit le dossier. Elle s'appelait Nadia Fournier, née le 4 août 1972 à Gardanne, Bouches-du-Rhône. Père : Michel Fournier, né le 3 février 1947 à Martigues, professeur de mathématiques à l'université d'Aix-en-Provence. Une photo non datée le montrait, devant un micro, peut-être prise pendant un cours dans un amphi. Brun, mince, l'air farouche. La quarantaine, peut-être, sur le cliché. Il semblait fixer quelque chose ou quelqu'un dans la salle, ou peut-être était-il à ce moment-là perdu dans de sombres pensées. Vilar examina la photo quelques secondes en s'efforçant de percer l'énigme que lui posait ce visage impénétrable. Il haussa les épaules et tourna la page.

La mère était Souad Kaci, née le 15 novembre 1951 à Oran, morte le 20 septembre 1987 à Gardanne. Suicide par barbituriques. Elle était institutrice. Rien d'autre à son sujet. Pas de photo. Il n'y avait que cette fiche laconique. Cette femme n'existait plus du tout. Une sorte d'abstraction. Morte jeune, comme sa fille. Tragiquement, comme elle. Et seule, aussi, à l'évidence. Il aurait aimé voir son visage, sans trop savoir pourquoi. Pour chercher dans le regard un éclat particulier, prémonitoire ? Le reflet d'une douleur, l'ombre d'un doute mortel ?

Sur la page suivante était agrafée la photo de Nadia, récupérée dans un album ou sur un meuble, et Vilar tressaillit : il fut incapable, l'espace d'un instant, de savoir quelle morte il contemplait. Il gardait le souvenir des traits boursouflés du cadavre dont il avait hésité à s'approcher, un visage qui ne ressemblait à rien d'autre qu'à la mort, couvert de ce masque hideux qu'on est soulagé de voir disparaître sous le zip funèbre du sac

réglementaire. Mais il eut l'impression, sans l'avoir jamais connue, de regarder Souad, l'institutrice suicidée.

Souad, ou Nadia ? Le regard parlait et disait des choses sombres, à peine éclairé par le demi-sourire, impatient ou mélancolique.

Nadia, Souad. Il sut qu'elles se ressemblaient par-delà tous les portraits qu'on pourrait obtenir d'elles. Mère, fille. Fille mère. Destins confondus à distance. Le père devrait parler.

Nadia Fournier, donc. Dans le voisinage, on ne lui connaissait aucun emploi en dehors des ménages qu'elle effectuait pour l'entreprise SANI (Société aquitaine de nettoyage industriel) installée dans la zone industrielle de Bruges, là-bas, dans le quartier du lac. Elle louait sa maison, rue Arago, six cents euros par mois, pour un revenu mensuel de huit cents euros à peu près, prestations sociales comprises. On allait éplucher le compte en banque, pour tâcher de comprendre comment elle s'en sortait. On appelle ça gagner sa vie, se dit Vilar. De toutes les façons, il n'y a pas trente-six manières, et ça ouvrira forcément des pistes. Autant de traces dans une jungle.

Il revint à la photo. Il trouva au sourire de Nadia une expression amère et se demanda s'il la voyait davantage dans la drogue ou la prostitution.

Le compte rendu de l'autopsie confirma la mort par strangulation. Aucun des coups portés à la tête et au visage, malgré leur violence, malgré les multiples fractures à la face, n'avait été mortel. On l'avait frappée à coups de poing, et de pied : ecchymoses sur le ventre, le long des jambes. Le corps avait été déplacé après la mort. Absence de toxique. Aucune trace de rapports sexuels récents. D'autres analyses étaient en cours sur les prélèvements effectués.

L'enquête de voisinage ne révélait non plus aucune relation suivie, pas de visites régulières de quiconque.

Nadia passait pour une solitaire. Gentille et polie, serviable à l'occasion, mais solitaire. Elle n'avait pas vraiment d'horaires, mais c'était à cause de son travail : surtout le soir, où elle partait dès que le gamin était rentré de l'école, et revenait vers les onze heures. Mais c'était irrégulier. On avait interrogé pratiquement toute la rue, mais seuls les cinq ou six voisins immédiats voyaient de qui on leur parlait, et n'en avaient pas grand-chose à dire. Une Mme Huvenne, la voisine du 36, la maison mitoyenne, jetait un coup d'œil quand Victor restait seul le soir. Quand il était plus petit, elle le faisait dîner avec elle, ça comblait sa solitude de veuve aux enfants dispersés et indifférents. Elle n'avait rien dit de plus. Victor ne profitait pas de ces soirées solitaires pour sortir et traîner. De cela elle était sûre. Elle appelait parfois, pour savoir, comme le lui avait demandé Nadia. Le garçon répondait toujours. Disait faire ses devoirs, regarder la télé, jouer sur sa console.

Au collège, Victor travaillait bien, ne manquait que rarement, ne posait aucun problème particulier dans un établissement réputé difficile. Il avait des copains, il les recevait chez lui, ils l'invitaient chez eux. On avait même vérifié auprès de garçons avec qui il avait eu quelques frictions, tout juste des bousculades de cour de récréation ou bien à la sortie. Victor, apparemment, quoique peu bavard, savait se faire respecter. On ne lui cherchait guère d'ennuis. Sa mère assistait aux réunions avec les professeurs, elle était discrète et douce, attentive, aimante.

Vilar se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et alluma une autre cigarette, sans y penser, et l'écrasa quand il sentit au fond de sa gorge l'irritation et le goût écœurant de la fumée. En résumé : des traces de lutte mais aucune empreinte. Elle avait été battue puis étranglée. Une évidence occupait son esprit : elle connaissait son assassin. Un rôdeur qui passe en pleine journée par

le jardin pour piquer cinquante euros et massacre au passage l'occupante de la maison, c'était improbable. Pas d'effraction. Rien ne semblait avoir été dérangé.

On pouvait penser aussi à un voisin qui vient tenter sa chance auprès de la jolie brune et ne supporte pas de se faire éconduire. Elle ouvre, s'étonne de le voir là à cette heure, il la presse, la force, elle crie, il frappe et il serre pour qu'elle se taise. À vérifier. Il fallait tout vérifier. Même la piste d'un tueur récidiviste. Recouper avec d'autres affaires non résolues.

Vilar jongla avec des hypothèses qui se multiplièrent comme autant de balles lui échappant l'une après l'autre pour aller rouler au sol et disparaître sous les meubles. Il n'était pas bon jongleur et se trouva ridicule, seul au milieu de la piste d'un cirque vide.

Sans parler de ce gamin exemplaire qui échappait à tous les schémas : il aurait dû mal tourner, livré à lui-même certains soirs, se doutant de ce que va faire sa mère, puisqu'elle ne fait pas l'infirmière dévouée mais sans doute la pute, oui, une hypothèse, mais quoi d'autre, pour le moment ? Bref, le genre de truc qui perturbe même les psychismes les mieux équilibrés, les plus sereins. Vilar en a vu d'autres, des féroces, rendus plus méchants et vicieux qu'une meute de pit-bulls, ou fous jusqu'au sang, dans des contextes moins terribles, en tout cas sans crime de sang (il se demande si, parfois, ça n'aurait pas mieux valu, pour apporter un peu de soulagement ou de justice). Lui, Victor, non. Il fait ses devoirs. Le conseil de classe le félicite. Personnage édifiant. Est-ce qu'il regarde des documentaires animaliers, le soir, tout seul, pendant que maman travaille ? Trop beau pour être honnête. Ça ne cadre pas, ça ne veut rien dire.

Question : pourquoi un garçon de treize ans se tient-il tranquille à ce point ? Comment un ado, aujourd'hui,

peut-il résister avec autant de force aux sirènes qui l'appellent dehors ? La vieille voisine ment ?

Vilar secoua la tête, soupira, feuilleta le dossier sans le lire. C'était beaucoup plus tortueux. C'était plus intime. Plus sauvage, peut-être. Les deux femmes de cette famille étant mortes, il faudrait bien se débrouiller avec le père et le fils. Trinité incomplète et païenne, où la mort tenait lieu de Saint-Esprit.

Il referma la chemise cartonnée puis se leva pour aller chercher un annuaire. Il composa le numéro de la SANI en cherchant des yeux ses cigarettes, qu'il n'aperçut pas. Quand on décrocha, il se présenta et annonça le motif de son appel, et on lui passa un cadre quelconque qui parut très impressionné d'avoir affaire à la police. L'homme proposa un rendez-vous dans l'après-midi mais Vilar insista pour le rencontrer au plus vite. Vers onze heures et demie. Ça lui laissait une heure pour s'y rendre. Il appela ensuite Marianne Daras, tomba sur sa messagerie, expliqua en deux mots ce qu'il allait faire.

Dans le couloir, il croisa Pradeau qui rentrait pour commencer d'établir sa procédure. Les témoins étaient convoqués dans l'après-midi. On venait d'identifier un des agresseurs, un certain Jonathan Caussade, connu au fichier pour une petite affaire de stups, et des voies de fait avec arme, un couteau en l'occurrence. Bingo.

– Il habite à Cenon chez sa mère. On surveille là-bas. On le ramène, ou on se fait les trois à la fois ?

Pradeau parlait vite, il agitait ses mains, il était en sueur. Vilar dut se concentrer sur ce qu'il lui demandait. Il eut d'abord envie de répondre que ça lui était égal, puis, comme Pradeau l'avait coincé contre le mur et le dévisageait en attendant qu'il dise quelque chose, il soupira :

– Je sais pas… On pourrait attendre que les deux mecs soient ensemble, peut-être. Apparemment, ils sont inséparables. On chopera la fille après, on s'en tape. On la fera tomber pour non-dénonciation de crime, ça lui fera le cul. Faudra voir ce qu'en pense Marianne, c'est elle qui décidera.

– Les deux velus à la fois, ça va être chaud.

Vilar chercha quoi lui dire, l'esprit plein d'une excitation confuse qui ressemblait à de l'ennui. Il revit les photos de Nadia, se rappela l'odeur du corps. Il sentit quelque chose gonfler dans sa poitrine. Il chercha un peu d'air pour parler :

– Peut-être, mais ça nous fera gagner du temps, et ça simplifiera. On va pas s'emmerder. On bétonne et on les défère en suivant, comme ça le Parquet sera bien ciré. On prendra du monde pour les sauter, et c'est tout.

Pradeau acquiesça et libéra le passage. Vilar l'entendit lui demander s'il progressait sur l'affaire de Bacalan et il se contenta de hausser les épaules.

Au moment où il sortait du parking, son téléphone sonna dans sa poche de veston. Il manœuvra avec difficulté pour prendre la direction du boulevard, encombré par l'appareil et les changements de vitesse dans une circulation dense et rapide, épaisse et puante dans la chaleur aveuglante.

– C'est Morvan, dit une voix que la mauvaise réception rendait chevrotante.

Le cœur de Vilar bondit. Il lui expliqua qu'il l'entendait mal, qu'il était en voiture.

– La batterie de mon téléphone est à plat… Ah, merde ! Tu m'entends ?

– Oui, mais…

– Tant pis ! Rappelle-moi ce soir chez moi, j'ai…

La communication fut interrompue. Quelqu'un klaxonna derrière lui parce qu'il avait ralenti, il aperçut une silhouette sombre lever les bras derrière un volant,

et il n'eut pas la force de lui faire signe d'aller se faire voir. Un peu plus loin, il plaça un gyrophare sur le toit, actionna le deux-tons et fonça vers Bruges, où se trouvait le siège de la SANI, les tripes nouées, sans rien voir du trafic qu'il laissait derrière lui dans le hurlement de l'avertisseur.

3

Pendant les quatre jours où il resta à l'hôpital, Victor dormit beaucoup. La plupart du temps il était vautré à plat ventre, la figure dans l'oreiller, poussant des cris sourds, agité parfois de petits spasmes, comme font les chiens quand ils rêvent. Il était torse nu, et son dos luisait d'une sueur perpétuelle, même la nuit quand un peu de fraîcheur cassait la canicule de la journée. Parfois il se réveillait et regardait autour de lui et semblait découvrir à chaque fois le lieu où il était et accueillait les infirmières ou les médecins qui surgissaient dans la chambre sous des prétextes divers, avec à la bouche des paroles enjouées et l'entouraient de gestes précis ou familiers, sans leur adresser le moindre signe de reconnaissance.

L'inspecteur Vilar vint le voir chaque jour et s'installait sur la lourde chaise de skaï, son petit calepin sur les genoux, mais Victor se contenta de l'observer en silence, peut-être plus attentivement au fil des visites, écoutant le policier lui recommander doucement de bien tout lui dire parce qu'il fallait arrêter l'homme qui avait fait ça pour qu'il ne recommence plus, pour qu'on le punisse, tu comprends, Victor ? Il utilisa même un jour

le mot châtiment et le garçon le regarda plus intensément, ses yeux noirs plus brillants que de coutume, et le flic expliqua le mot, parla aussi de justice, de condamnation, de prison. Tu l'as peut-être déjà vu sans te douter, bien sûr, parce que si on savait tout à l'avance… Ta mère t'en a peut-être parlé comme d'un ami, tu ne te souviens plus ? Elle devait avoir des amis, non ? Et le soir, quand elle partait travailler, elle te laissait seul ? Quelqu'un te gardait ? Elle avait un ami, peut-être ? Il était blond, ou grand, ou gros, ou brun avec des yeux noirs, ou bien boitait-il, ou portait-il des lunettes. Vilar parlait tout seul, il passait en revue un inventaire d'hypothèses, une galerie de portraits chaque jour réitérés mais enrichis un peu, et son monologue se développait à chaque visite comme un arbre fou qui s'inventerait la nuit de nouvelles ramifications. Mais le garçon tournait au bout d'un moment les yeux vers la cime des peupliers que la brise inclinait hors de son champ de vision et laissait les spéculations du policier se pulvériser contre la densité du silence.

Puis Vilar avait posé une question pratiquement inutile dont il pressentait la réponse :

– Où elle était quand tu l'as trouvée ? C'est toi qui l'as mise sur le lit ?

Le garçon l'avait enfin regardé dans les yeux. Longuement, fixement, la bouche entrouverte. Il hocha la tête imperceptiblement.

– Pourquoi ?

– Pour qu'elle soit mieux, la pauvre.

La voix de Victor s'était éteinte dans un enrouement qui lui fit venir des larmes aux yeux.

– C'est bien, avait dit Vilar. Tu as bien fait.

Certaines nuits, ses cris alarmaient le personnel et on le retrouvait au bas de son lit, les yeux écarquillés de terreur, ou bien errant dans les couloirs, l'aiguille de la perfusion arrachée encore plantée dans le bras,